

Dans le cerveau de Vladimir Poutine

Cinquante heures d'entretiens avec le cinéaste américain Oliver Stone. Le film est devenu livre et révèle un Poutine inédit qui se livre comme jamais.



CHRONIQUE
Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

Ils rient. Ils s'esclaffent même parfois comme deux vieux complices. Ils se baladent ensemble dans les couloirs du Kremlin. Ils prennent un café. Ils se demandent des nouvelles de leurs enfants, de leur santé, du temps qui passe et le vieillit. Ils se retrouvent avec chaleur et se quittent avec tristesse. Ces conversations entre Vladimir Poutine et Oliver Stone sont d'abord le produit d'une improbable amitié qui naît et s'épanouit au fil d'une cinquantaine d'heures d'entretiens, étalés sur deux ans, entre 2015 et 2017. Improbable amitié entre le politique et l'artiste. Grand spectacle mis en scène par le cinéaste hollywoodien pour la télévision.

Pour cette amitié, pour sa prétendue « complaisance », Oliver Stone a reçu des tonneaux d'injures. Poutine lui-même l'avait prévenu : « On vous fera souffrir pour ce que vous avez fait. » Les médias occidentaux ont évoqué les entretiens des journalistes français avec le chancelier Hitler dans les années 1930. Il est vrai que Stone ne dissimule ni sa sympathie pour son interlocuteur, ni ses critiques contre la politique impérialiste de son pays, au point que Poutine doit le freiner dans son élan : « N'essayez pas de me pousser à tenir des propos anti-américains. » Mais Stone n'hésite pas à poser les questions qui fâchent, sur sa fortune personnelle, les homosexuels ou l'Ukraine, et y revient sans se lasser lorsque les réponses de Poutine sont trop elliptiques.

C'est tout l'intérêt d'un livre après le film : si on a perdu le choc des images, on a

gagné le poids des mots. On est dans le cerveau de Vladimir Poutine. On s'y balade d'autant plus à notre guise que l'empathie tant reprochée à Stone est aussi le meilleur moyen pour que le patron du Kremlin se livre comme jamais. On lit son mépris pour Gorbatchev, et son respect pour Staline. Sa colère rétrospective contre la naïveté d'Eltsine qui ouvrit aux Américains jusqu'aux secrets nucléaires de la défunte Union soviétique. On comprend que Poutine n'est jamais à l'initiative, mais toujours en réaction ; jamais en attaque, toujours en défense. La Crimée est la réponse au Kosovo ; l'intervention militaire en Syrie est la leçon tirée du chaos libyen.

On saisit que pour lui, ni la France ni l'Allemagne ni l'Angleterre n'existent plus. À Oliver Stone qui s'interroge sur le déclin de ces grandes puissances d'autrefois, Poutine répond froidement : « La Première

cherche un ennemi pour survivre et pérenniser l'hégémonie américaine, a des accents gaulliens. Comme sa défense farouche de la souveraineté : « Il n'y a en réalité guère plus qu'une poignée de pays qui peuvent se targuer d'une véritable souveraineté. Les autres pays sont pieds et poings liés par leurs obligations en tant qu'alliés. »

Poutine n'a qu'un seul interlocuteur, les États-Unis, qu'il appelle avec une ironie sarcastique : « nos partenaires ». Il a compris l'essentiel : « Ce qui est curieux chez vous, c'est que les présidents changent mais pas la politique. » Ce qu'il appelle la « bureaucratie » et Oliver Stone, « le pays profond » régnent sans partage. Le dernier entretien entre les deux hommes a lieu après la victoire de Trump – que Poutine dément avoir provoquée. D'autant mieux qu'il annonce d'avance que cette élection ne changera rien à la politique américaine !

De nombreux commentateurs nous ont expliqué à satiété que le Russe voulait ressusciter un climat de guerre froide par nostalgie d'une époque où l'Union soviétique était un des deux super-grands.

Mais la thèse inverse est au moins aussi fondée, avec une géostratégie américaine qui n'a jamais renoncé à ses principes fondamentaux, à savoir maintenir la division entre l'Allemagne et la Russie, pour conserver l'hégémonie sur cette Eurasie, gage de leur domination mondiale.

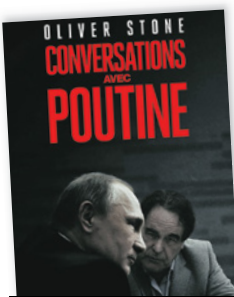
Poutine montre ses forces pour mieux dissimuler ses faiblesses : une démographie en berne qu'il fait tout pour réanimer ; une économie qui ne parvient pas à s'arracher à sa dépendance aux hydrocarbures ; un budget militaire contraint par

l'exiguïté de l'appareil industriel et financier : 60 milliards de dépenses contre 600 milliards pour les Américains ! On est loin de la course aux armements de la guerre froide. Poutine est en vérité le patron d'une nation qui se cherche, entre une idéologie communiste soviétique défunte et une identité nationale russe en reconstruction, entre tsars, Église orthodoxe et oligarques propriétaires de clubs de football anglais. Il est le chantre d'un nationalisme français après la chute de l'Empire napoléonien ou de la perte de l'Algérie. C'est le grand mérite de Stone que de nous le révéler ainsi.

Aux yeux des médias occidentaux, et des lobbys féministes et LGBT qui leur servent de mentors idéologiques, Poutine est l'incarnation du « macho » dominateur et sûr de lui. Poutine aime à les provoquer, avec ses plaisanteries de garçon de bain : « Je n'ai pas de bons et mauvais jours. Je ne suis pas une femme. » Mais l'essentiel est ailleurs : Poutine est le représentant des Blancs russes pris en tenaille démographique entre l'exubérance musulmane à l'intérieur (qui représentera 30 % de la population du pays dans vingt ans) et la montée inexorable de la puissance chinoise à l'extérieur. Il est un homme du XIX^e siècle qui se sert de ses armées comme on le faisait alors, tandis que les Européens sont des hommes du XXI^e siècle qui ne jurent que par l'économie et le droit.

Poutine a compris qu'il était sur le même bateau que les Européens de l'Ouest. Un bateau qui ressemble au radeau de la Méduse. Mais au contraire de ses « partenaires », il a choisi de regarder la réalité en face. Tomber, mais les armes à la main. Poutine est notre remords et notre nostalgie. C'est pour cette raison qu'on lui en veut autant. ■

CONVERSATIONS
AVEC POUTINE.
Oliver Stone.
Albin michel 382P, 22€.



On comprend que Poutine n'est jamais à l'initiative, mais toujours en réaction ; jamais en attaque, toujours en défense. La Crimée est la réponse au Kosovo ; l'intervention militaire en Syrie est la leçon tirée du chaos libyen

Guerre mondiale. Et puis la Seconde Guerre mondiale. C'est facile à comprendre. » Pour Poutine, la seule structure qui existe, c'est l'Otan, pas l'Union européenne dont il ne parle jamais. Il n'y a pas de souveraineté européenne, dont rêve Emmanuel Macron, mais un souverain américain et ses vassaux européens. Il n'y a plus de Français mais des Gallo-Ricains : Poutine serait d'accord avec le diagnostic de Régis Debray.

Son analyse brillante et implacable d'une Otan qui n'a plus de légitimité depuis la chute de l'Union soviétique, et se

L'épée fit l'islam, et non l'inverse



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Ils les cheveux blonds et l'accent oxfordien d'un Lawrence d'Arabie, mais il n'a pas chevauché de chameau à la tête d'une armée de tribus arabes. Pourtant, dans le documentaire qu'il a réalisé pour la télévision anglaise à partir du livre dont nous traitons ici, il se met volontiers en scène entre Médine et La Mecque, bivaquait avec les chameliers. Car il est fasciné, lui aussi, par la puissante civilisation qui a jailli de ces territoires stériles et inhabités. Cette fascination le pousse à pister une vérité introuvable, celle de l'origine de l'islam, qui glisse entre les doigts de l'historien comme les grains de sable du désert, quand elle est limpide aux yeux du « fidèle » qui écoute la parole de Dieu.

Les attentats commis au nom de l'islam auront au moins forcé l'Occident à considérer ce monothéisme tard venu dont il s'est désintéressé à partir du XVIII^e siècle. On ne compte plus les livres publiés sur le djihad, le sunnisme et le chiisme, etc. Celui de Tom Holland s'ajoute donc à une longue liste d'exégèses. Mais il se propose d'examiner les origines du phénomène plutôt que ses derniers développements. Et il le fait avec un certain culot.

Car Tom Holland n'est pas un universitaire, c'est un fibuliste de l'histoire, un Walter Scott dont le style ampoulé nous perd parfois dans le labyrinthe d'une histoire déjà complexe. Mais il ose conjecturer sur un temps dont nous ne savons plus rien. « Jamais un universitaire spécialiste de cette période ne pourrait dire les choses de façon aussi directe », reconnaît Holland qui a la liberté du franc-tireur. Latiniste, auteur de traductions et de livres sur l'Empire romain, dont un best-seller intitulé *Rubicon*, Holland s'est lancé un jour le défi de comprendre comment une poignée d'hommes à cheval ont pu conquérir un si vaste territoire au VII^e siècle après Jésus-Christ, en étant si loin des centres de pouvoirs, et s'offrant le luxe, par-dessus le marché, de créer une nouvelle religion et donc une nouvelle civilisation. Cette question l'a amené à des conclusions peu conformes au dogme de l'islam, qui lui ont donné du fil à retordre. « J'ai reçu des menaces pour ce livre qui a été reçu comme une insulte par beaucoup de musulmans pieux, mon intention n'était pas de les choquer, car pour moi la foi et l'histoire se déroulent sur des plans différents », nous dit-il.

Tom Holland avait décidé de passer outre ce conseil cher à John Ford : « Quand la légende devient la réalité, on imprime la légende. » C'est donc encore un auteur européen, d'origine chrétienne, qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Quand Ernest Renan écrivit *La vie de Jésus*, publié en 1860, il était lui-même

un ancien séminariste en rupture avec l'Église. Il la connaissait de l'intérieur, et son propos avait toutes les raisons d'encourir les foudres du Vatican. Ce n'est pas le cas de Tom Holland dont le livre illustre l'impudence de l'intelligentsia européenne éclairée à convertir les savants du monde arabo-musulman aux exigences de la critique historique.

Tom Holland se pose une question simple : qui est le prophète Mahomet ? La réponse est périlleuse, car Mahomet n'est pas comme le Christ un personnage attesté par les récits nombreux de ses contemporains. Il est au contraire un fantôme dont on ne sait où il a vraiment vécu, un mystère enveloppé dans une énigme, dont les faits et gestes n'ont été répertoriés nulle part de son vivant, et dont le nom n'apparaît nulle part non plus dans les documents officiels du monde arabe ou byzantin 60 ans après sa mort, en 632. Et il faudra attendre, deux cents ans, en l'an 830, pour la première biographie du Prophète, écrite par Ibn Hicham.

Ce livre n'est pas le premier à montrer que la fulgurante conquête arabe s'explique par d'autres raisons que la volonté d'Allah. Des causes démographiques et géopolitiques précises ont affaibli durablement les grands empires perse et byzantin au VII^e siècle. À la fin du VI^e siècle, la peste bubonique a ravagé tout le pourtour méditerranéen, mais elle a épargné les Arabes, éloignés des grandes routes commerciales et des ports. Puis une longue guerre a opposé l'Empire byzantin à l'Empire perse. Elle les a épuisés. Les guerriers arabes qui font irruption en Palestine et en Égypte, mais aussi entre le Tigre et l'Euphrate, profitent donc de la vulnérabilité de territoires d'ordinaire impenables.

Le plus surprenant est de constater qu'aucune de ces conquêtes ne semble être menée au nom d'Allah. Les comptes rendus de l'époque ne le mentionnent jamais. « Personne ne sait qui sont ces cavaliers du désert et ce en quoi ils croient », nous dit Holland. Personne ne semble s'en soucier. « Certains commentateurs de l'époque pensent qu'ils se réclament du judaïsme et s'apprennent à le répandre à nouveau. » Trente ans après la mort de Mahomet, le seigneur arabe qui règne sur Jérusalem ne laisse rien sur Mahomet, ni Allah.

Alors, pourquoi leur nom ressurgit-il ? Parce que parfois le pouvoir terrestre doit se tourner vers le pouvoir spiri-

tel pour réussir ce qu'il ne peut pas faire : unir les tribus et les peuples dans une foi commune. Il faut donc supposer que ce n'est pas « l'islam qui a donné naissance à l'Empire arabe, mais l'Empire arabe qui a donné naissance à l'islam ». Ce n'est qu'après la victoire qu'il a fallu la justifier. Et ainsi, soixante ans après la mort de Mahomet, l'islam est devenu la religion officielle d'un monde arabe en gestation. Car ses chefs voulaient se distinguer de leurs adversaires - ils ne pouvaient donc être chrétiens, juifs ou zoroastriens.

Il fallait unifier et galvaniser par une religion différente cet immense empire sur le point, déjà, de se fracturer. Ibn Al Zuhair, en 686, frappe la première monnaie au nom de Mahomet. Il n'aura pas le temps d'être à l'islam ce que l'empereur Constantin a été au christianisme, mais son rival s'en chargera. C'est ce que fera Abd Al Malik, le cinquième calife omeyyade. C'est à lui, selon Holland, que l'on doit la transformation de l'islam en religion officielle, et le récit d'un prophète recevant la parole de Dieu entre La Mecque et Médine.

Holland suggère donc que le Coran est une reconstruction a posteriori, faite pour servir les intérêts politiques d'un peuple en plein essor, et placer son foyer mythique au cœur du désert. Tant pis si de nombreuses références abrahamiques resteront présentes dans le texte, montrant que Mahomet a probablement vécu non loin de la Palestine, au sud de la mer Morte, où se trouvaient juifs et chrétiens. Comment un marchand au milieu du désert fréquenterait-il des fermiers, des vignes et des oliveraies ? Toutes ces questions rythment le livre d'Holland. Elles n'ont rien à l'exploit de ces Bédouins venus des confins du monde civilisé qui ont fabriqué à partir de ses ruines une nouvelle civilisation. ■



FRANÇOIS BOLIGNON/LE FIGARO

J'ai reçu des menaces pour ce livre qui a été reçu comme une insulte par beaucoup de musulmans pieux, mon intention n'était pas de les choquer, car pour moi la foi et l'histoire se déroulent sur des plans différents

TOM HOLLAND



A L'OMBRE DE L'ÉPÉE
NAISSANCE DE L'ISLAM ET GRANDIR DE L'EMPIRE ARABE
Tom Holland,
Éd. Saint-Simon,
377 p, 22,90 euros.